HAL
open science

Etude architecturale de la cathédrale médiévale Sant'Appianu de Sagone (Vico, Corse-du-Sud) : propos d'introduction et repères historiographiques

Daniel Istria

To cite this version:

Daniel Istria. Etude architecturale de la cathédrale médiévale Sant'Appianu de Sagone (Vico, Corse-du-Sud) : propos d'introduction et repères historiographiques. Archeologia dell'architettura, 2011, 14-2009, pp.63-74. halshs-01109510

HAL Id: halshs-01109510

https://shs.hal.science/halshs-01109510

Submitted on 17 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Archeologia dell'Architettura

XIV
2009

Éléments sous droits

ETUDE ARCHITECTURALE DE LA CATHÉDRALE MÉDIÉVALE SANT'APPIANU DE SAGONE (VICO, CORSE-DU-SUD)

Le site archéologique Sant'Appianu de Sagone est situé sur la côte sud-ouest de la Corse, à 30 km au nord d'Ajaccio (*fig.* 1). Les vestiges archéologiques occupent un secteur d'environ 3,5 hectares situé à 250 m du rivage. Cette zone périphérique de la petite agglomération actuelle de Sagone est caractérisée par la présence de deux replats de mi-pente distants de 150 m, celui d'A Sulana au sud et celui de Sant'Appianu au nord, séparés par un petit ruisseau. D'une altitude moyenne de 10 m, ils surplombent la plaine côtière et forment des sortes de contreforts au massif granitique de Rizali qui culmine à 345 m d'altitude.

Initiées en 1964, les recherches archéologiques ont été poursuivies de manière irrégulière et au gré des opérations immobilières qui menaçaient de destruction une partie des vestiges. Un nouveau projet a vu le jour en 2007. L'objectif est de réaliser une étude globale du site archéologique en mettant toutefois l'accent sur les questions relatives à l'évolution topographique et architecturale de l'établissement, depuis sa fondation jusqu'au XVIIIe siècle. Parallèlement, le concours de nombreux partenaires a d'ores et déjà permis de mettre en œuvre un programme de restauration et de valorisation des vestiges inscrits à l'inventaire des Monuments Historiques en 1989.

Le petit mouillage bien abrité de Sagone a certainement constitué un atout majeur du développement de la zone au moins dès le tout début de l'Antiquité. Les premiers indices sûrs de son utilisation remontent au IIe siècle avant Jésus-Christ, mais ce n'est que durant la première moitié du Ier siècle de notre ère qu'un petit habitat voit le jour. Sa nature et son organisation ne sont pas encore connues avec précision. Toutefois, on est assuré qu'il connaît une phase de développement et de restructuration autour du IVe siècle.

Dans le courant du VIe siècle et dans tous les cas avant 591, l'établissement est élevé au rang de siège épiscopal[1]. Une cathédrale, un baptistère et une série d'annexes sont alors érigés sur les ruines des constructions antérieures (Istria 2008 et 2009) (*fig.* 2). Mais, à partir de la seconde moitié du VIIe ou du tout début du VIIIe siècle (entre 649 et 708 exactement), l'évêché est fusionné avec les trois ou quatre autres que compte alors l'île, pour n'en former plus qu'un dont le siège est probablement à Mariana (Istria 2005a, p. 90-91). A la toute fin du XIe siècle, après que le pape Urbain II ait confié la gestion de la Corse à l'archevêque de Pise en 1091-92, tous les diocèses sont réactivés (Istria 2005a, p. 97-140). C'est après cette date que la cathédrale de Sagone est reconstruite, à l'emplacement même de l'église primitive. Des évêques sont à nouveau mentionnés à partir de 1121-23 (Venturini 2007, p. 36-37). Au début du XVIe siècle l'église est déjà décrite comme partiellement ruinée et en 1569 le pape autorise le transfert du siège épiscopal dans le village de Vico (Istria 2009). L'ancienne cathédrale est alors délaissée jusqu'en 1728. A cette date, le nouvel évêque, Pier Maria Giustiniani, entreprend la reconstruction partielle de l'édifice en réutilisant deux des murs médiévaux conservés en élévation. L'objectif, très modeste, était alors d'aménager une petite chapelle à l'emplacement du chœur primitif (*fig.* 3).

La cathédrale médiévale est dédiée à saint Appien[2]. Partiellement fouillée puis restaurée de entre 1964 et 1990, elle est actuellement dans un état de conservation très médiocre[3]. Au niveau du chœur, les murs nord et sud ont encore une hauteur 7 m, mais de la nef ne subsiste qu'une élévation 2 m en moyenne. L'abside a quant à elle presque complètement disparue tout comme une partie de la façade occidentale. Par ailleurs, les travaux réalisés en 1728-30 masquent une bonne partie de l'architecture médiévale et rendent donc l'analyse particulièrement complexe. Néanmoins, l'examen des maçonneries qui s'appuie sur des relevés graphiques[4], l'étude des mortiers et une lecture stratigraphique des élévations, fait apparaître plusieurs phases et sous phases de constructions et de restaurations. Cet article, fruit d'un premier travail de terrain, a pour objectif de présenter les résultats de cette analyse architecturale de l'église médiévale.

1. LE COMPLEXE PALÉOCHRÉTIEN

Le complexe paléochrétien de Sagone est relativement bien connu aujourd'hui. Il est constitué d'une église à nef unique d'environ 9,30 m de largeur et moins de 20 m de longueur. Elle est terminée à l'est par une abside semi-circulaire à l'intérieur et polygonale à trois pans à l'extérieur. Le chœur est surélevé d'une trentaine de centimètres par rapport au sol de la nef. Il était accessible par trois escaliers, un axial et deux latéraux. Au fil du temps, cette estrade a été élargie et surélevée.

Plusieurs annexes sont disposées au nord et au sud de l'église. Leur fonction exacte ne peut être précisée à l'heure actuelle.

La fouille réalisée en 2009 a mis en évidence l'existence d'un baptistère situé à 10 m au sud-ouest de l'église. Il s'agit d'une construction de plan circulaire (5 m de diamètre) au centre de laquelle se trouve la cuve

[1] L'évêché de Sagone est mentionné pour la première fois dans deux lettres du pape Grégoire le Grand datées de 591. Le pape mandate alors un évêque nommé Léon pour réorganiser le diocèse dont le siège est vacant depuis de longues années (Reg. Ep. I, 76). Le premier évêque nommément connu est Montanus, présent au synode romain de 600 (Venturini 2007).

[2] La découverte d'une tuile avec inscription datée du Ve ou VIe siècle, indique que la cathédrale ou un édifice de culte secondaire était déjà dédiée à saint Appien (Istria, Pergola 2001, vol. II, n°22). Ce n'est que lors de la consécration de l'église reconstruite en 1728 qu'on la plaça également sous la protection de sainte Marie et saint Benoît (Archives départementales de Corse, Ajaccio, 4G47/17, p. 5-6 15 juillet 1728 et 11-12, 7 septembre 1728).

[3] Les restaurations semblent avoir été principalement réalisées dans les années 1980, mais on ne dispose que d'une documentation très limitée et difficilement exploitable relative à ces travaux.

[4] Relevés manuels pierre-à-pierre à l'échelle 1/20e et au théodolite laser.

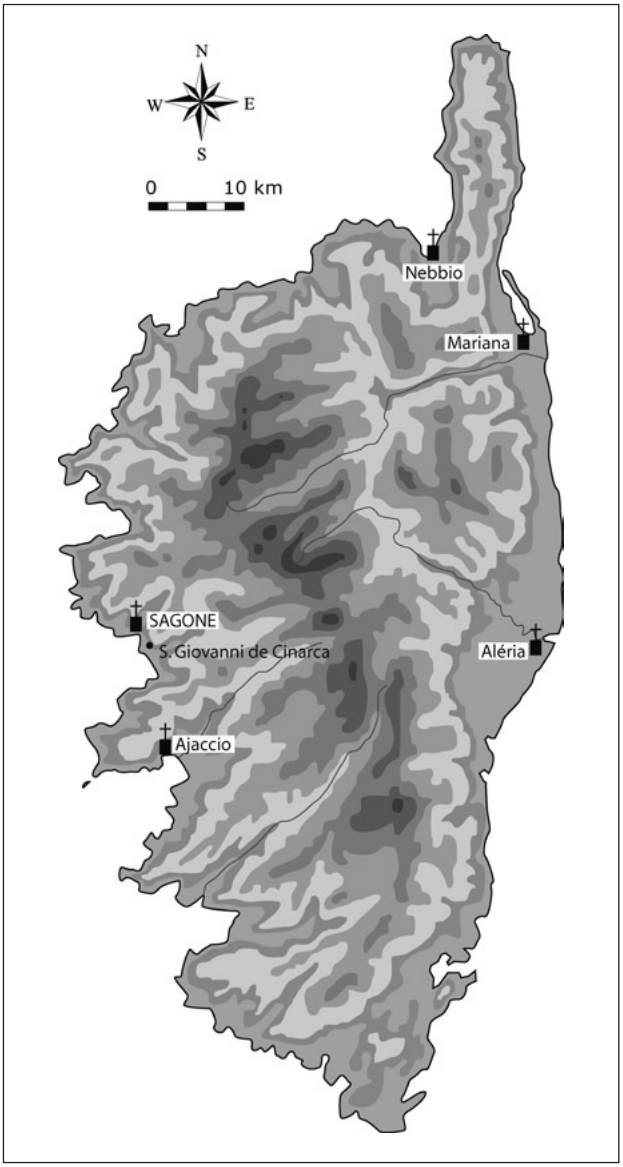

fig. 1 – **Carte de localisation de Sant'Appianu de Sagone, des sièges épiscopaux médiévaux et des églises corses mentionnées dans le texte.**

baptismale, actuellement masquée par celle du second baptistère. La partie orientale de l'édifice, délimitée par un chancel maçonné, a conservé les traces de deux autels successifs: un autel table à 5 pieds et un autel coffre. Au sud, la présence d'une alcôve et de divers vestiges indique peut-être la position du trône épiscopal. Les céramiques et le dépôt monétaire de fondation (38 monnaies) permettent de dater la construction du dernier quart du VIe siècle. Cet édifice est entièrement reconstruit, peut-être dans le courant du VIIe siècle. Le plan adopté, influencé par celui du baptistère de Mariana, est alors cruciforme (environ 9×9,20 m). Il est constitué d'un espace central quadrangulaire sur lequel se greffent quatre absides à fond plat. Au moins une porte est aménagée au nord. La cuve baptismale est de plan octogonal à l'intérieur et peut-être circulaire à l'extérieur. Elle est prolongée vers le sud par un gradin d'un peu moins de 15 cm de largeur. La partie orientale de l'édifice est isolée par un mur de chancel et grossièrement dallée. Au centre est conservée une petite fosse témoignant probablement de la présence d'un autel occupant la totalité de l'abside orientale.

Les constructions qui entourent l'église paléochrétienne, y compris le baptistère, sont abandonnées dans le courant du haut Moyen Age et les premières sépultures sont installées dans leurs ruines au moins dès le XIe-XIIe siècles[5]. En revanche, on ne peut être certain à l'heure actuelle que l'église ait connu le même sort. Le développement d'un cimetière peut-être dès les années 1030, inciterait à penser le contraire. Quoiqu'il en soit, cet édifice fait l'objet d'une totale reconstruction au début du second Moyen Age.

2. LA CATHÉDRALE ROMANE: LE PHASAGE DE LA CONSTRUCTION

L'église médiévale comportait une abside orientée précédée par une nef unique longue de 20 m et large de 9,34 m (hors œuvre), présentant une légère déformation dans sa partie occidentale (*fig.* 4). Celle-ci donne à l'ensemble une forme trapézoïdale. La faible épaisseur des murs, l'absence de contreforts et d'arc doubleau, semblent indiquer qu'elle était couverte d'une simple charpente apparente. C'est d'ailleurs là une constante dans les églises romanes de Corse[6]. La nef devait comporter au moins une ouverture dans la façade occidentale, dont plus aucun vestige n'est visible aujourd'hui. On signal également une porte dans le mur gouttereau sud, encore visible à la fin de années 1960 (Moracchini-Mazel 1967, p. 205). Cette ouverture a été détruite par les «restaurations» des années 1980 et aucun document ne donne son emplacement exact et ses caractéristiques. Une seconde porte latérale est conservée dans le mur septentrional, près de l'angle nord-est.

Phase 1a: La construction du chœur

Les constructeurs ont dû s'adapter à un terrain relativement accidenté en raison de l'existence de plusieurs bâtiments au moins partiellement détruits. La présence de l'église primitive a été un élément décisif dans le choix de l'emplacement du nouvel édifice dont le plan et les proportions ont été imposés par la construction antérieure. On ne sait quel était exactement l'état de conservation de cette dernière. Toutefois, la régularité des arases laisse penser qu'elles sont le fruit d'un démontage volontaire et méthodique des anciennes maçonneries, destinées à servir de fondations. En effet, les murs de la cathédrale médiévale sont directement appuyés sur ceux de l'édifice antérieur. Néanmoins, quelques secteurs ont été renforcés par la mise en place de massifs de maçonnerie constitués de matériaux prélevés sur place: moellons informes et fragments de *tegulae* liés par un abondant mortier de chaux maigre et friable. C'est le cas notamment au niveau de l'angle

[5] Datation radiocarbone des sépultures 24 (Ly-15363, 960 +/- 30 BP, date la plus probable: 1034), 36 (Ly-15364, 955 +/-30 BP, date la plus probable: 1038), 20 (Ly-15362, 875 +/-30 BP, date la plus probable 1168), 38 (Ly-15368, 880 +/- 30, date la plus probable 1164).

[6] On ne compte qu'une exception, celle de la petite chapelle San Quilicu di Montilati à Ficari (Coroneo 2006, p. 164).

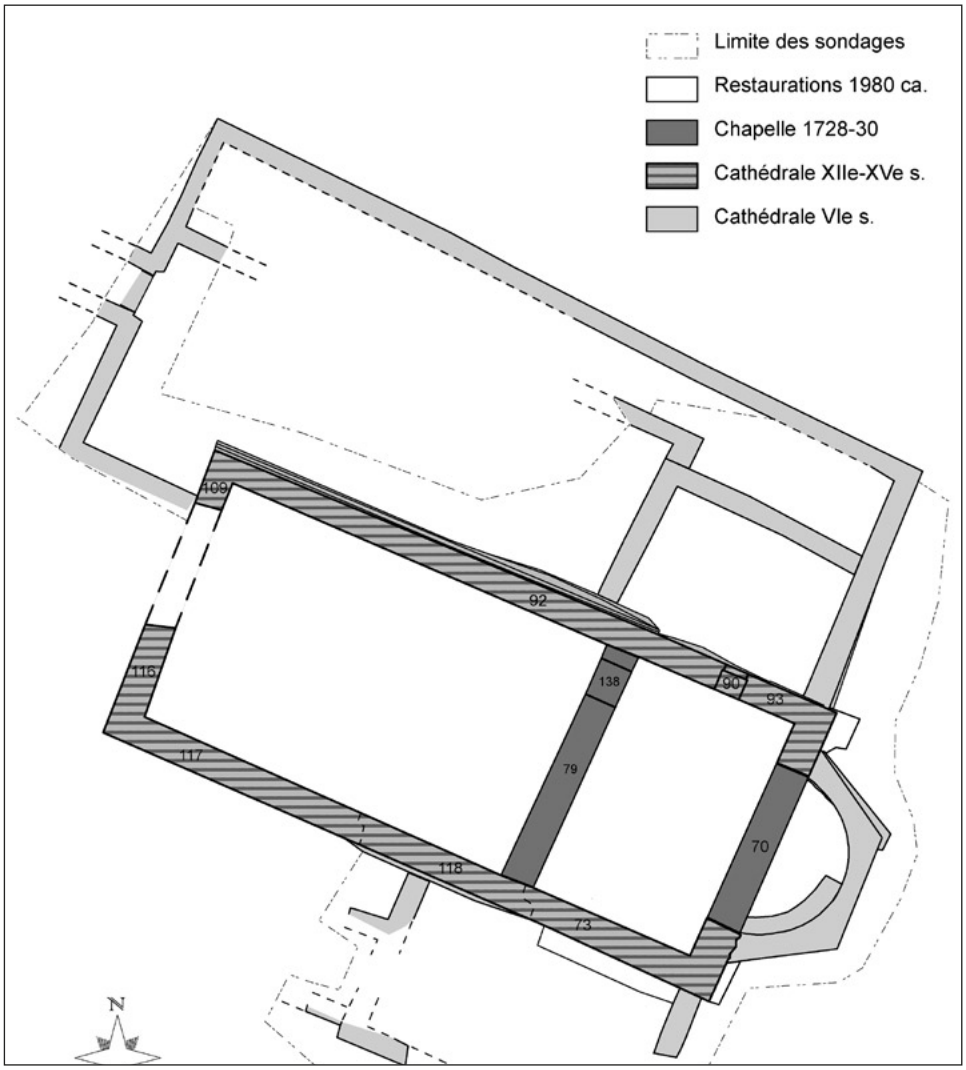

***fig.* 2 – Plan général des vestiges de la cathédrale médiévale ainsi que des structures antérieures et postérieures.**

nord-est où la fondation a été construite dans une profonde tranchée (environ 1,50 m) au profil évasé. Sa mise en place a été imposée par la déclivité naturelle du terrain et la nature plutôt meuble du substrat.

Ces substructions présentent par ailleurs une originalité d'un intérêt tout particulier. Au niveau des angles sud-est et nord-est, c'est-à-dire de part et d'autre du chœur, des statues-menhirs préhistoriques, allongées face contre terre et tête vers l'ouest, ont été insérées dans la dernière assise de la fondation.

La phase 1 ne concerne que la partie orientale de l'édifice, autrement dit l'abside, normalement orientée, et le chœur (*figg.* 5 et 6). Seuls les murs de ce dernier sont conservés en élévation. L'abside a été détruite anciennement. Néanmoins, les parements intérieurs en pierre de taille des épaulements sont encore parfaitement visibles. A l'extérieur, sur la façade orientale et près de l'angle sud-est, le mur médiéval vient s'appuyer directement sur l'arase de l'abside paléochrétienne dont il respecte l'alignement. Un bloc de parement en pierre de taille (M 177), amorce du mur de l'abside, parfaitement aligné avec l'angle de l'épaulement et situé à la même hauteur (M 151), est conservé dans la partie haute, englobé dans la maçonnerie du XVIIIe siècle (*fig.* 7). Ces éléments permettent de restituer une abside semi-circulaire au moins à l'intérieur, mais rien ne permet de dire si le parement extérieur adoptait également cette forme, comme cela est systématique dans l'île au Moyen Age, ou bien s'il reprenait le plan à trois pans de l'église antérieure.

Les murs nord et sud du chœur s'interrompent brutalement à environ 5,6 m des angles orientaux. Un chaînage d'attente (M 99) est visible à cet endroit sur toute la hauteur, y compris sous l'enduit de la partie haute, fissuré dans le prolongement. Cette césure verticale semble marquer clairement l'arrêt temporaire du chantier après la construction du chœur de l'église (*figg.* 8, 9 et 10).

Les murs sont à double parement de grand appareil et d'épaisseur régulière (85 cm +/- 1 cm). Les blocs de granite à gros grain présentent une partie arrière simplement dégrossie de manière à offrir de larges surfaces de prise au mortier de chaux. La face visible présente en revanche les traces d'une taille smillée fonctionnelle, réalisée au pic ou plus probablement à la broche comme en témoignent les courts sillons terminés par des cassu-

fig. 3 – **Vue de la façade orientale de la cathédrale. Le mur oriental, percé de deux fenêtres, a été érigé entre 1728 et 1730. L'abside médiévale a complètement disparue mais on remarque les vestiges de l'abside à trois pans de la cathédrale de VIe siècle.**

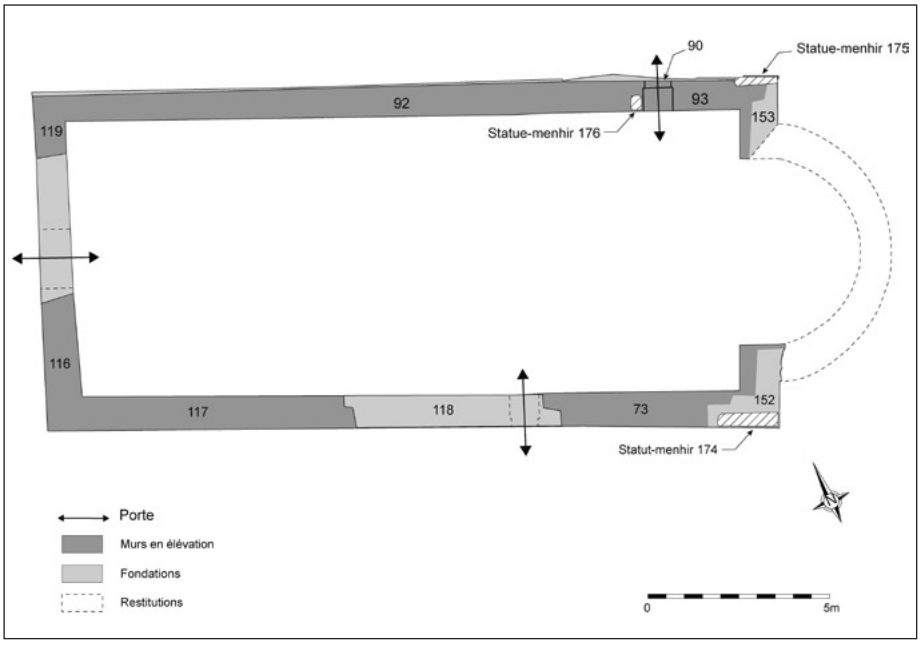

fig. 4 – **Plan restitué de la cathédrale médiévale.**

res d'éclatements[7]. Les blocs, toujours quadrangulaires, ont une longueur moyenne se situant entre 30 et 60 cm et une hauteur comprise entre 25 et 43 cm. Le rapport entre les deux dimensions varie de 1/1 à 1/2,5. Si les blocs rectangulaires sont le plus souvent placés horizontalement, on constate quelques cas inverses qui restent cependant très rares. Les assises sont horizontales et bien réglées, mais de hauteur irrégulière.

Des trous de boulin ne sont conservés que sur le mur sud. Quatre sont visibles sur la façade extérieure et trois en correspondance à l'intérieur aux 10ème, 16ème et 24ème assises. Il s'agit à la fois de trous aménagés entre les blocs et de trous façonnés dans un angle. Dans tous les cas ils sont traversant et de section rectangulaire, plutôt étroits et hauts (11 à 13 cm de largeur et 20 à 21 cm de hauteur)[8]. La distance entre les rangées horizontales est d'environ 1,20 m. La première visible est à 2,60 m au dessus de la fondation. La distance entre les lignes verticales est de 1,90 m environ.

Le seul décor visible est constitué d'une discrète animation murale qui associe un pilastre d'angle de 92/93 cm de largeur et 8 cm d'épaisseur, à une plinthe au profil en biseau de même épaisseur qui court au bas des murs. Celle-ci est située à la quatrième assise, soit à une hauteur moyenne de 1,05 m au-dessus de la fondation (*fig.* 11).

La façade nord conserve une porte (PR 90) partiellement restructurée (M 94), mais dont la largeur originelle avoisine les 70 cm. La restauration a concerné

[7] On notera ici l'absence des ciselures périphériques, généralement réalisées au ciseau plat et pourtant très fréquentes sur les parements des monuments romans de l'île. De même, aucun signe lapidaire n'a été repéré.

[8] Ces trous, laissés ouvert dans un premier temps, ont été bouchés lors de la restauration du XVIIIe siècle.

fig. 5 – **Vue de la partie orientale de la façade nord. On distingue très clairement le pilastre d'angle, la porte romane surmontée d'une grande fenêtre plus tardive, ainsi que les différentes reprises des maçonneries à droite du chaînage d'attente 99.**

fig. 6 – **Vue de la partie orientale de la façade sud. Les différentes phases de construction et de restauration sont clairement visibles. On remarque aussi la haute plinthe biseauté, partiellement restaurée dans les années 1980.**

le jambage ouest où des pierres ont été replacées et scellées au ciment gris dans les années 1980. Un grand fragment de statue-menhir y a été intégré, probablement au même moment. Les blocs encore en place sont ordinaires, identiques à ceux utilisés pour la construction des murs. Ils sont pourvus d'une feuillure de 8 à 10 cm de largeur. Le seuil a disparu. La partie haute est constituée d'un linteau en bâtière dont l'insertion a nécessité quelques petits ajustements à l'aide de cales. A l'intérieur, cette porte présente une feuillure et un linteau droit surmonté d'un arc appareillé en plein cintre surhaussé et légèrement outrepassé, dont le tympan est partiellement couvert d'un enduit de chaux blanc (*fig.* 12). Ce dernier conserve les traces d'un dessin préparatoire au trait ocre rouge représentant un avant bras au-dessus d'une roue. Les éléments sont bien sûr trop peu nombreux pour proposer une interprétation iconographique et une datation.

Dans la façade sud, une fenêtre meurtrière (FE 74) est visible à la hauteur de la 20ème assise, soit à 5 m au dessus de la fondation (*figg.* 6 et 10). Cette ouverture à double ébrasement, de 32 cm de largeur et au moins 1,4 m de hauteur, a été partiellement refaite dans sa partie supérieure en particulier au niveau du linteau qui semble avoir été remplacé au moment de la restauration du XVIIIe siècle.

Phase 1b: la construction de la nef

La phase 1b concerne la construction des murs de la nef (M 92, 109, 116 et 117), depuis le chaînage d'attente M 99 jusqu'à la façade occidentale. La relation stratigraphique entre cette phase et la précédente apparaît clairement sur la façade nord mais a été en partie masquée sur la face sud en raison des restaurations récentes (1980 ca.).

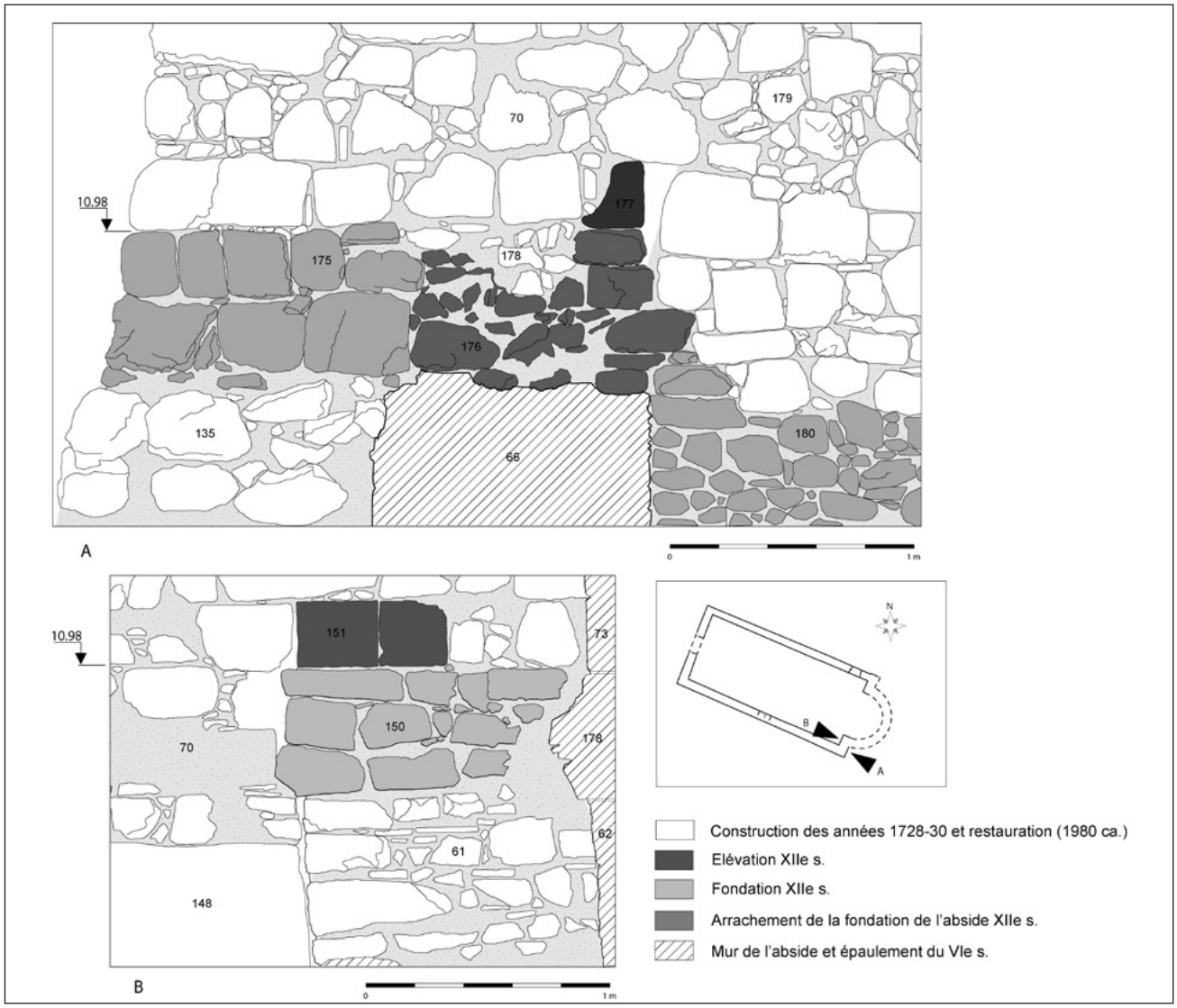

fig. 7 – **Relevé au pierre à pierre des élévations de l'angle sud-est de la cathédrale. A: élévation extérieure. B: élévation intérieure.**

Au nord, on constate donc que les assises du mur de la nef sont organisées pour s'adapter au chaînage. Ainsi, la première pierre de la 3ème assise est surélevée par des fragments de *tegulae*, de manière à compenser la différence de hauteur du bloc et à s'inscrire dans l'alignement de l'assise supérieure. Cette observation laisse aussi penser que la construction d'au moins cette assise a débuté à l'ouest et a progressé vers l'est pour se terminer contre le chaînage d'attente. La mise en place de la 6ème assise semble s'être déroulée de la même manière. Le dernier bloc étant trop court pour atteindre la pierre suivante déjà en place, l'intervalle de quelques centimètres a été comblé par des fragments de *tegulae* disposés de chant.

L'appareillage est assez semblable à celui de la phase précédente mais on note trois différences:

1) les blocs n'ont pas fait l'objet d'une finition aussi soigneuse: les angles sont souvent grossiers et la surface visible légèrement bosselée;

2) l'utilisation fréquente de fragments de briques ou de *tegulae* et de petites pierres de calage disposés soit horizontalement soit verticalement;

3) le mortier de chaux utilisé est beige et résistant, contenant du sable grossier.

Par ailleurs, il n'existe pas de pilastre aux angles nord-ouest et sud-ouest. De même, le mur nord est dépourvu de plinthe biseautée mais il repose sur une semelle de fondation à deux ressauts assez irréguliers, de 7 à 10 cm d'épaisseur et de 20 à 25 cm de hauteur (M 87). Construite en pierre de taille, cette semelle était très probablement au moins partiellement visible.

Phase 2: restauration du mur nord du chœur

Cette phase 2 n'est représentée que par une petite portion de mur (seulement quatre assises) visible sur la face nord, uniquement à l'extérieur (M 95). Les pierres utilisées sont semblables à celles de la phase précédente. On remarque également la présence de petites pierres et fragments de tuiles de calage. Le mortier de chaux utilisé est beige et très gras. Les joints sont beurrés. Ce mur, qui vient lui aussi s'appuyer sur le chaînage d'attente M 99, est construit en retrait (5 à 10 cm) par rapport au mur 92 sur lequel il repose.

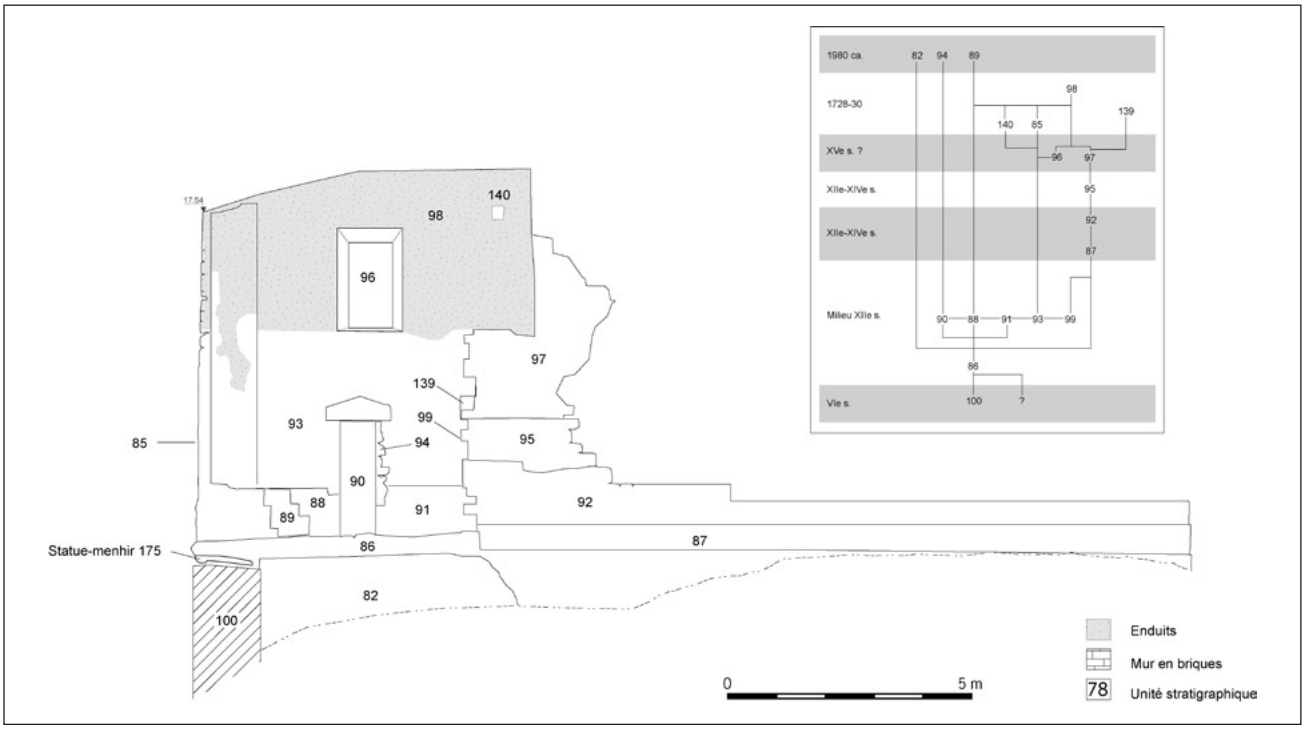

fig. 8 – **Stratigraphie des élévations extérieures de la façade nord de la cathédrale.**

Phase 3: restauration de la partie haute du mur nord du chœur

Comme la précédente, cette phase n'est documentée que par une petite portion de mur conservée sur la face nord (M 97). La maçonnerie est ici constituée de briques liées au mortier de chaux blanc, gras et friable. Les briques, dont la pâte est rouge orangé parsemée d'inclusions de quartz (jusqu'à 6 mm), sont bien cuites et répondent à un module assez uniforme de 5,5 cm d'épaisseur, 31 cm de longueur et 12,5 cm de largeur. L'irrégularité des formes entraîne des variations de mesure de +/- 1 cm environ. Les joints, creusés par l'érosion, ont entre 1 et 1,5 cm d'épaisseur.

Cette construction s'adapte elle aussi au chaînage M 99 et prend appui sur la dernière assise du mur 95.

C'est peut-être à cette phase qu'il faut rattacher la baie percée dans la partie haute du mur nord, au-dessus de la porte, puisqu'elle est également construite en briques. De forme rectangulaire (1,30×2,10 m), elle présente un fort ébrasement vers l'extérieur.

3. DISCUSSION

Les matériaux de construction

Les matériaux de construction utilisés sont très homogènes et les remplois paraissent se limiter à quelques rares fragments de briques et *tegulae* antiques. Les blocs de granite à gros grain et de couleur rosée (monzogranite porphyroïde) ou plus rarement gris, ont été prélevés localement, probablement sur deux affleurements situés sur le versant gauche de la Sagone, à une distance de 3 et 5 km de la cathédrale. Un troisième gisement, plus important encore et accessible par la mer, se trouve sur le littoral à 6 km environ au sud du site (*figg.* 13 à 16). C'est peut-être de là, et plus particulièrement d'un

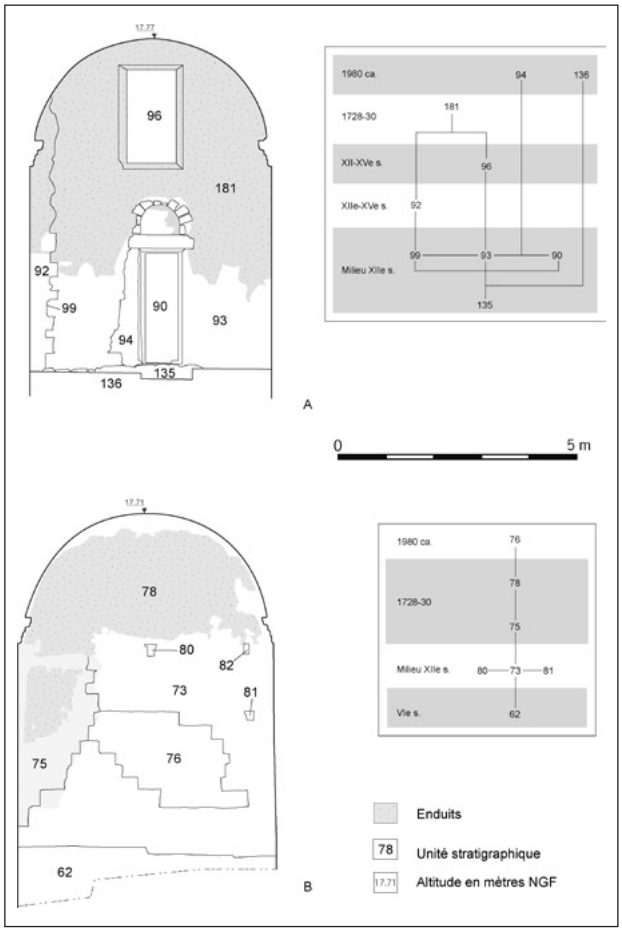

fig. 9 – **Stratigraphie des élévations intérieures des façades nord (A) et sud (B) de la cathédrale (intérieur de la chapelle construite en 1728-30).**

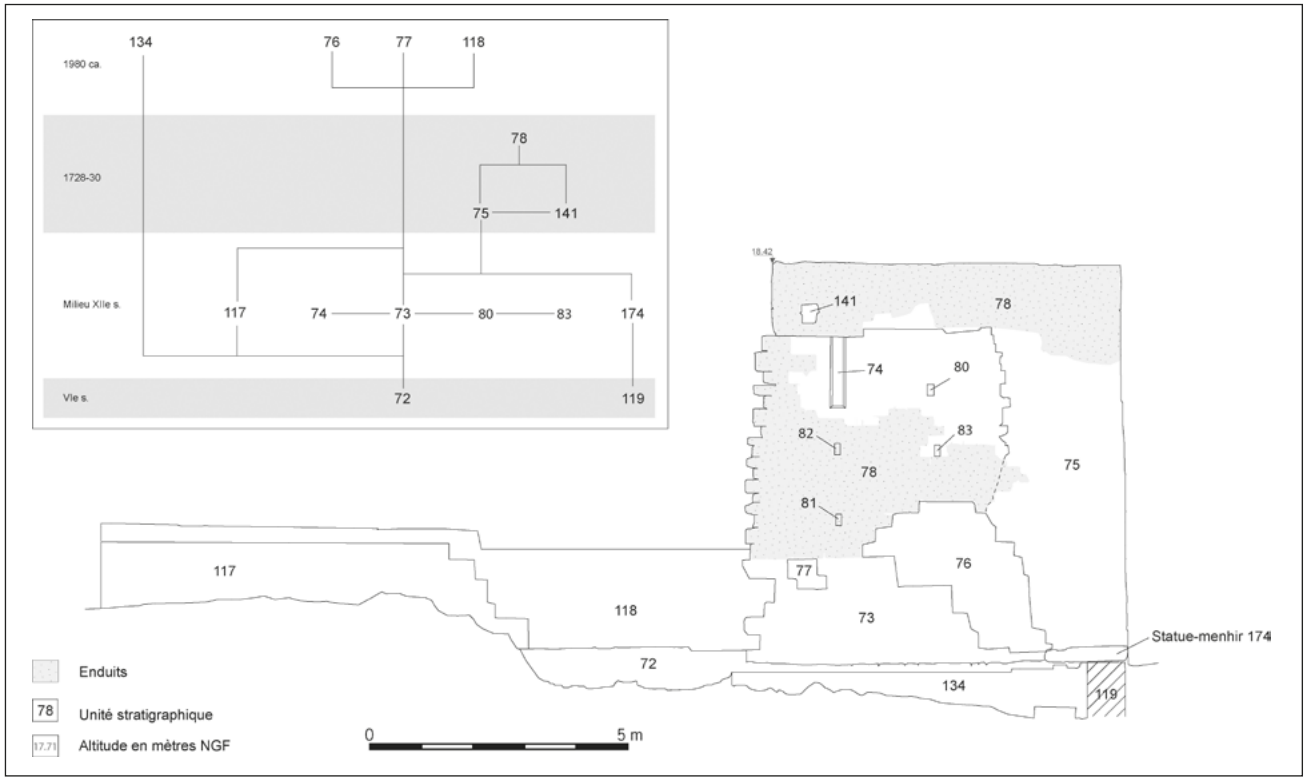

fig. 10 – **Stratigraphie des élévations extérieures de la façade sud de la cathédrale.**

secteur temporairement immergé de cette zone, que proviennent des blocs non taillés présentant des traces d'usure caractéristique et de concrétions marines, trouvés autour de la cathédrale. Néanmoins, les mesures de fréquence des susceptibilités magnétiques des blocs ont montré des différences importantes indiquant peut-être que plusieurs carrières ont été exploitées[9].

Les remarques faites à propos de la connexion entre les assises du mur nord de la nef et le chainage d'attente 99, conduisent à penser qu'au moins les blocs de la phase 1b, ont été taillés en carrière et non sur le chantier de construction en fonction des besoins précis. Cette solution expliquerait l'utilisation de cales parfois importantes pour compenser la taille réduite des pierres.

Tous les matériaux sont liés avec du mortier de chaux contenant du sable constitué principalement de grains de quartz et de mica plus ou moins grossiers. Ce matériau fut sans doute prélevé dans le lit de la Sagone, distant actuellement de 160 m seulement. Même si l'on admet que ce fleuve a pu se déplacer dans son lit majeur depuis le Moyen Age, la source d'approvisionnement en sable ne pouvait, en aucun cas, être distante de plus 1 km du site à bâtir.

L'origine du bois d'œuvre et des matériaux nécessaires à la fabrication de la chaux est beaucoup plus difficile à déterminer. Toutefois, l'existence de grandes forêts d'altitude de pins, de sapins et de hêtres, est bien documentée dans la région à partir du XVIe siècle, alors qu'elle faisait l'objet d'une exploitation destinée à alimenter le marché génois[10]. Quant aux roches contenant du carbonate de calcium et pouvant donc servir à la production de chaux, il en existe également dans le voisinage immédiat de Sagone. Plusieurs gisements ont d'ailleurs fait l'objet d'exploitations artisanales par le passé, comme en témoigne encore la présence de vestiges de fours[11].

Par conséquent, sans que l'on puisse avoir de certitudes absolues sur l'origine des matériaux utilisés pour la construction de la cathédrale médiévale, les ressources locales conduisent cependant à penser que les bâtisseurs ont privilégié un approvisionnement strictement micro-régional, dans un rayon de moins de 10 km autour du site[12].

Les caractéristiques stylistiques

La cathédrale de Sagone présente toutes les caractéristiques de l'architecture romane insulaire (Coroneo 2006b). On est toutefois frappé par les modestes proportions de cet édifice, guères supérieures à celles de la

[9] L'étude a été conduite par Jérôme Gattacceca, CEREGE, UMR 6635 du CNRS.

[10] On est particulièrement bien informé sur l'exploitation des forêts de la haute vallée de la Sagone et de la région d'Aïtone par la documentation écrite et cartographique conservée aux archives de Gênes. On verra à ce sujet Rota 1991 ainsi que Rota, Cancellieri 2001.

[11] A l'heure actuelle la datation de ces fours n'est pas déterminée avec précision. Les mieux connus sont ceux situés près de la plage d'Arone (commune de Piana) dont l'utilisation est attestée en 1754 (base de données «mérimée» du ministère de la culture: www.culture.gouv.fr/culture/inventaire/patrimoine/). Il est intéressant de signaler que ce secteur est une possession de l'évêque de Sagone avant 1289 (Archivio di Stato di Pisa, archivio Roncioni, 1er septembre 1289).

[12] Pour la construction des cathédrales de Mariana, Nebbio et Aléria, les matériaux de construction sont prélevés dans quelques cas dans des carrières éloignées de plusieurs kilomètres. Ce choix s'explique alors simplement par le désir d'utiliser des matériaux spécifiques (schistes cipolins, calcaire froid, grès) et non pas par l'absence de pierre sur place.

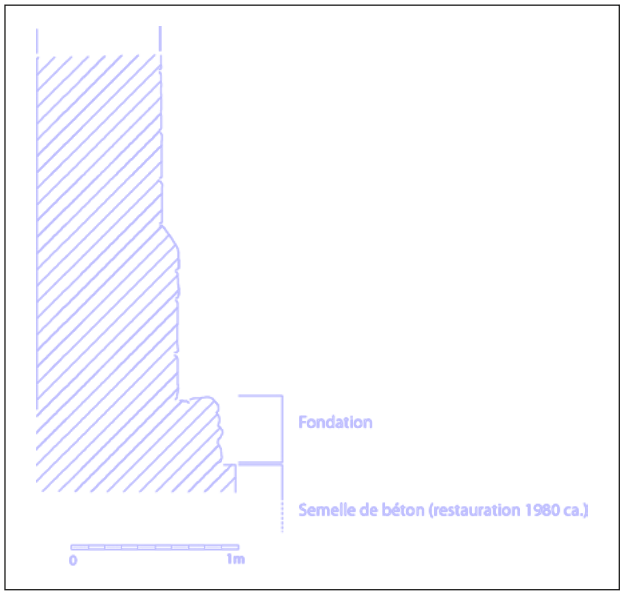

fig. 11 – Section de la plinthe biseautée du mur nord.

majorité des *pievi* insulaires, et bien éloignées de celles des cathédrales du nord de l'île: Mariana (33×20,75 m) et Nebbio (27,75×13 m). De telles différences devraient pouvoir s'expliquer simplement par la relative pauvreté du diocèse de Sagone et c'est sans doute uniquement à l'intérieur de ce territoire que les dimensions de l'édifice peuvent induire une notion de hiérarchisation.

Quelques éléments architecturaux caractéristiques donnent la possibilité de faire des comparaisons avec des édifices géographiquement proches et en tout premier lieu avec l'église San Giovanni de Sari d'Orcino (Pergola 1980a et b, 1981; Coroneo 2006b p. 161-162). Cette église, *pieve* de Cinarca et dépendante de la cathédrale de Sagone, est située à un peu plus de 13 km au sud de Sant'Appianu. A nef unique terminée à l'est par une abside semi circulaire, elle présente en tout premier lieu des dimensions très proches (hors œuvre et sans abside: longueur 18,8 m, pour 20 m à Sagone; largeur 8,6 m pour 9,3 à Sagone). L'appareil de pierre de taille est identique et l'édifice est pourvu de pilastres au niveau des angles ainsi que d'une haute plinthe au profil biseauté. Les portes sont surmontées d'un arc appareillé surhaussé. Plus simplement, la seule différence notable se situe au niveau de la position des deux portes latérales.

Dans les deux cas, on note l'absence de bande arcaturée et d'élément sculpté, pourtant fréquents sinon systématiques sur les édifices insulaires de cette catégorie. Le décor repose donc uniquement sur la présence de discrètes moulurations et à San Giovanni de Cinarca au moins, de bols de céramique insérés dans les murs (*bacini*)[13].

Ces remarques permettent de circonscrire un nouveau groupe d'édifices de culte insulaires dans le diocèse de Sagone, présentant des caractéristiques architecturales proches sinon identiques. Ce groupe, encore très restreint, doit être inséré dans celui, plus large, déjà mis en évidence par R. Coroneo (2006a et 2006b, p. 158-160) à partir de l'analyse de plusieurs édifices de Corse, de Sardaigne et de l'île d'Elbe. Ils seraient le fruit du travail d'une équipe de constructeurs itinérants.

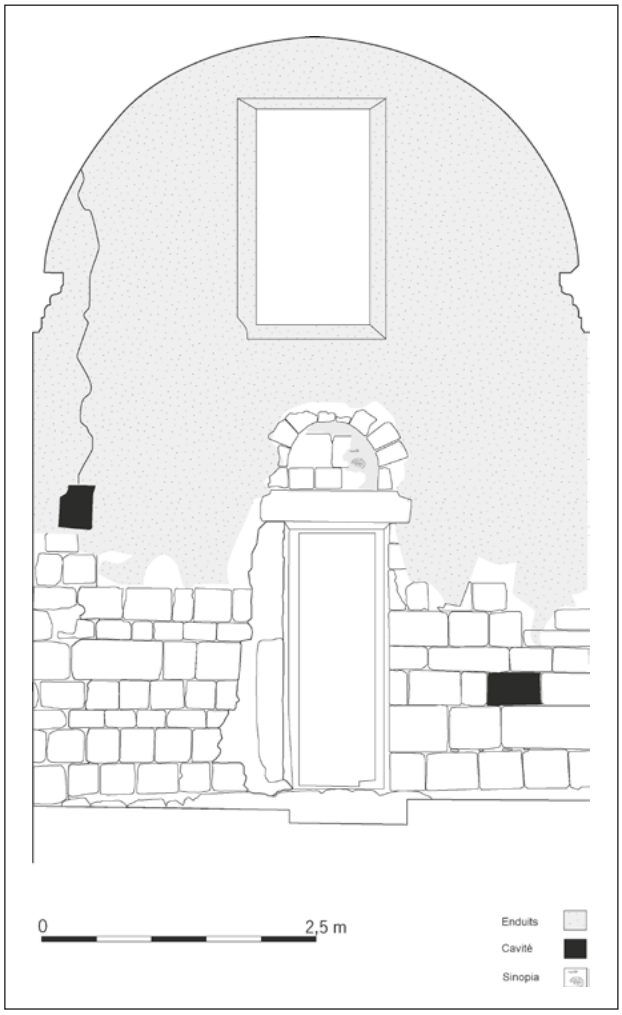

fig. 12 – Relevé au pierre à pierre de la façade intérieure nord.

fig. 13 – Détail d'un bloc de parement en granite gris. On remarque les traces d'impacts de l'outil.

[13] Ces bols ont aujourd'hui disparus mais les cavités, très caractéristiques et au nombre de quatre, sont bien visibles sur le fronton occidental, à chaque extrémité de l'oculus cruciforme. Sur ce point on verra l'unique article consacré aux *bacini* des églises romane de Corse: Berti, Tongiorgi 1975.

fig. 14 – Vue du gisement de granite situé sur le littoral à environ 6 km de la cathédrale. Des traces de débitages anciennes et plus récentes sont visibles sur les affleurements les plus proches de la mer.

fig. 15 – Vue de la vallée de la Sagone depuis la cathédrale. Au centre, la tache claire correspond à un gisement important de granite peut-être utilisé pour la construction de l'église.

Périodisation du chantier de la cathédrale de Sagone

Les quatre sous phases individualisées mettent en évidence les grandes étapes de construction et de restauration de la cathédrale médiévale.

Le chantier débute par les fondations qui semblent, dès le premier jet, dessiner le plan définitif de l'édifice qui est calqué sur celui de l'église primitive. Celui-ci fait office, au moins partiellement, de fondation. L'extrémité orientale, autrement dit le chœur et très certainement l'abside, est bâtie jusqu'au niveau de la couverture et terminée vers l'ouest par un chaînage d'attente qui permettra d'accrocher les murs de la nef. Celle-ci est construite dans un second temps[14]. Les différences, à la fois dans le traitement des blocs de granite et dans les caractéristiques architecturales, conduisent à imaginer l'intervention durant les phases 1a et 1b de deux équipes de bâtisseurs. La première (équipe A), intervient tout d'abord (phase 1a) pour la construction de l'extrémité orientale. Dans un second temps (phase 1b), elle est employée à l'édification du mur sud de la nef alors qu'une autre équipe (équipe B), sans doute moins qualifiée, est chargée de la construction du mur nord. Si l'on accepte cette hypothèse, on doit alors imaginer que ces deux phases ont été peu espacées dans le temps.

Proposition de datation

L'équipe (ou les équipes) de constructeurs itinérants à l'origine des édifices de culte de l'île d'Elbe, de Sardaigne et de Corse présentant des affinités avec la cathédrale de Sagone, est particulièrement active dans le courant de la seconde moitié du XIIe siècle. Toutefois,

[14] Une telle évolution du chantier est assez commune. Pour rester dans le domaine insulaire, on peut par exemple citer le cas tout à fait similaire de l'église San Parteo de Mariana (Lucciana), édifiée au tout début du XIIe siècle (Coroneo 2006b, p. 115-122).

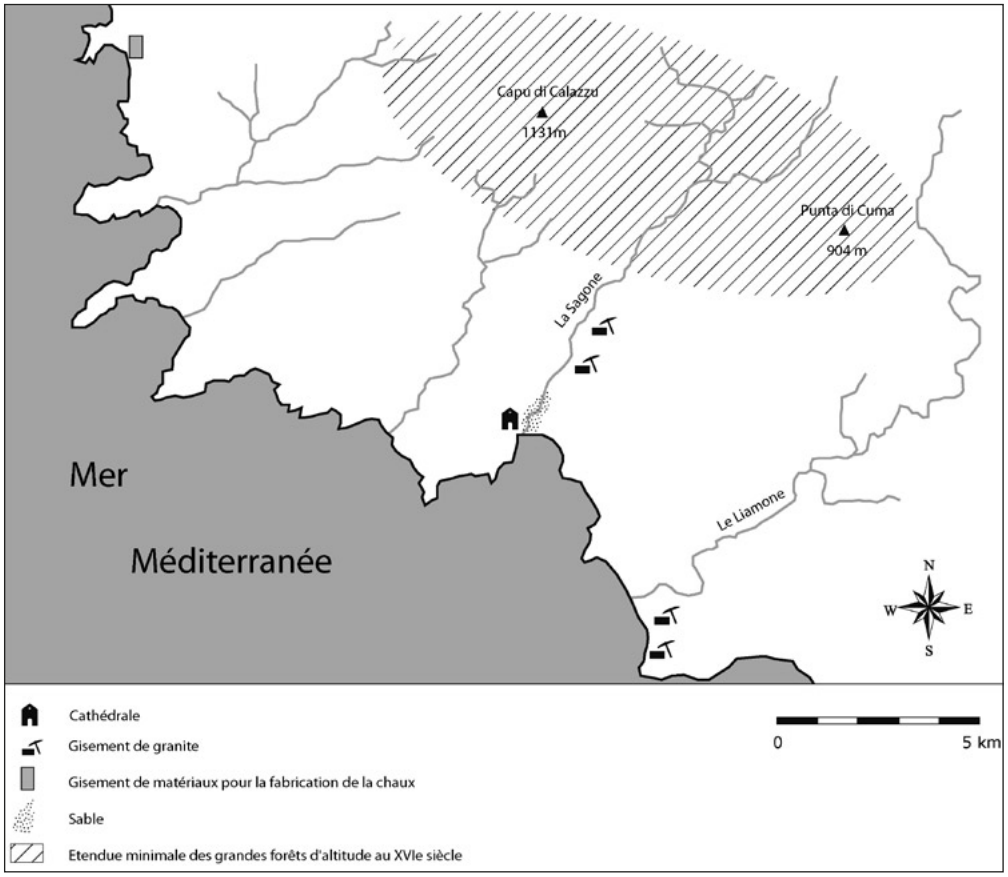

***fig.* 16 – Carte de localisation des principaux gisements de matériaux de construction autour de la cathédrale.**

il est peut-être plus pertinent d'individualiser au sein de cet ensemble un petit groupe constitué notamment par la série des églises de la région de Sagone, par San Giovanni in Campo (Elbe) et par San Giorgio di Oliastreto (Sardaigne). Or, cette dernière est mentionnée pour la première fois en 1135 et ne semble pas avoir fait l'objet d'une reconstruction (Coroneo 1993, p. 190, n°85). Cette date, unique il est vrai, suffit à remettre en question la chronologie proposée. Il faut donc soit élargir la fourchette chronologique, soit la recentrer autour du milieu du XIIe siècle. Quoiqu'il en soit, à Sagone, la datation par le radiocarbone d'une tombe (SP38) coupée par le mur sud de la nef, permet de proposer un *terminus post quem* en 1164 pour la phase 1b, correspondant à la construction de cette partie de l'église[15]. Mais de nouvelles analyses de ce type seront nécessaires – et sont possibles – afin de vérifier cette date. En attendant, et si l'on admet que les phases Ia et Ib ont été peu espacées dans le temps, on retiendra comme datation pour cet ensemble la seconde moitié du XIIe siècle.

Les vestiges des restaurations sont difficilement datables et interprétables en raison de leur état de conservation. Ils semblent toutefois être antérieurs à la fin des années 1520, puisque l'édifice est décrit comme détruit à partir de ce moment là[16]. C'est donc probablement avant cette date qu'il faut situer la restauration de la nef en briques (phase III). Ce matériau est d'ailleurs fort peu utilisé dans l'île, sauf dans les places fortes génoises (Bonifacio, Calvi, puis Bastia, Ajaccio, Aléria…) où il apparaît dans le courant du XIVe siècle et où il est essentiellement utilisé pour la construction des ouvrages défensifs (Istria 2005b, p. 142-144).

CONCLUSION

L'affirmation du pouvoir pontifical en 1091-92 par l'intermédiaire de l'archevêque de Pise, est un moment clé de l'histoire de la Corse. La construction d'un réseau d'édifices de culte permet la diffusion du style roman et l'introduction de procédés techniques élaborés ou remis au goût du jour sur les grands chantiers continentaux, notamment dans le nord de la péninsule italienne. La cathédrale Sant'Appianu de Sagone, malgré son mauvais état de conservation, en donne un exemple significatif. Ces caractéristiques architecturales permettent de rattacher ce monument à un groupe d'édifices de même type du sud de la Corse, de Sardaigne et de l'île d'Elbe, construits vers le milieu ou la seconde moitié du XIIe siècle par des équipes de bâtisseurs très probablement itinérants. Ils participent ainsi à ce vaste programme en s'adaptant aux contraintes liées aux moyens financiers sans doute très limités du maître d'ouvrage, ainsi qu'aux matériaux exploitables localement.

[15] Datation par le radiocarbone de la sépulture 38 coupée par le mur sud de la nef de la cathédrale médiévale (phase 1b): Ly-15368, 880 +/-30, date la plus probable: 1164.

[16] On verra notamment les signalements de Mgr Agostino Giustiniani en 1526 (Giustiniani 1993, p. 204-205), de Mgr Giovanni Battista Spinola en 1686 (Archives départementales de Corse du Sud, Ajaccio, 6G10, p. 1) de Mgr Pier Maria Giustiniani en 1728 (Archives départementales de Corse du Sud, Ajaccio, 4G47/17, p. 5-6). On pourra voir également les cartes de G. Mercator (1628) et de N. Sanson (1658) qui portent les mentions «*Sagona distrut*».

Au-delà de ces considérations, cette étude permet de replacer la cathédrale romane dans l'histoire, longue et complexe, de l'évêché rural de Sagone. Sa construction au XIIe siècle, comme celle des autres cathédrales de l'île, doit être interprétée comme un acte à la fois très symbolique et pragmatique répondant à une volonté forte d'encadrer efficacement la communauté chrétienne et de réorganiser en profondeur l'Eglise de Corse. Pourtant, Sant'Appianu, comme d'ailleurs les autres cathédrales de l'île, n'a pas véritablement constitué un pôle d'attraction pour l'habitat et l'absence de construction annexe en fait un édifice isolé dans la campagne.

Les traces de restaurations encore visibles sur le mur nord de la nef de la cathédrale médiévale, sont les témoins de destructions partielles ou, en tout cas, de désordres architecturaux importants peut-être liés à un manque d'entretien sinon à des phases d'abandons plus ou moins longues. L'une de celles-ci conduira d'ailleurs à la ruine de l'édifice, effectivement constatée par Mgr Agostino Giustiniani lors de sa visite à la fin des années 1520. Ainsi, sans doute très rapidement après sa construction, s'amorça un déclin irrémédiable de ce siège épiscopal. Les raisons en sont certainement multiples, mais deux ont pu jouer un rôle essentiel: le choix du site, excentré par rapport au nouveau réseau de peuplement et aux centres du pouvoir politique, ainsi que le problème récurant de la non résidence des évêques, pour la plupart non issus du clergé corse.

Daniel Istria*

* UMR 6572 Laboratoire d'archéologie médiévale méditerranéenne, Aix-en-Provence.

BIBLIOGRAPHIE

Berti G., Tongiorgi L., 1975, *Les céramiques décoratives sur les églises romanes de Corse*, «Cahiers Corsica», 53-54.

Coroneo R., 1993, *Storia dell'arte in Sardegna. Architettura romanica dalla metà del mille al primo '300*, Nuoro.

Coroneo R., 2006a, *Chiese romaniche in granito dell'isola d'Elba, della Corsica e della Sardegna*, «Etudes corses», 62, 2006, pp. 93-104.

Coroneo R., 2006b, *Chiese romaniche della Corsica*, Cagliari, 2006.

Giustiniani 1993, *Agostino Giustiniani*, *Description de la Corse*, Graziani A.M. (éd.), Ajaccio.

Istria D., 2005a, *Pouvoirs et fortifications dans le nord de la Corse (XIe-XIVe s.)*, Ajaccio, 2005.

Istria D., 2005b, *L'hégémonie politique et économique comme cadre de diffusion des techniques de construction au Moyen Age: la Corse entre Toscane et Ligurie du XIe au XIVe s.*, «Arqueologia de la Arquitectura», 4 (2005), pp. 131-146.

Istria D., 2008, *Les sièges épiscopaux corses du premier Moyen Age (VIe-VIIe siècles)*, «Bulletin de la société des sciences historiques et naturelles de la Corse», 724-725, 2008, pp. 145-162.

Istria D., 2009, *La cathédrale Sant'Appianu de Sagone. Proposition de relecture architecturale des églises paléochrétienne, médiévale et moderne*, «Archéologie Médiévale», 39 (2009), pp. 25-39.

Istria D., Pergola Ph., 2001, *Corsica christiana. 2000 ans de christianisme*, catalogue de l'exposition du musée de la Corse à Corté, Ajaccio, 2001, 2 vol.

Moracchini-Mazel G., 1967, *Les églises romanes de Corse,* Paris, 1967.

Pergola Ph., 1980a, *San Ghjuvan Battista pieve de Cinarca à Sari d'Orcinu*, «Archeologia Corsa», IV, 1980, pp. 103-112.

Pergola Ph., 1980b, *Lo scavo della pieve di Cinarca in Corsica*, «Archeologia Medievale», 7, 1980, pp. 467-474.

Pergola Ph., 1981, *La pieve de San Ghjuvan Battista di Cinarca (Corsica)*, «Revue d'Etudes Ligures», XLVIIe année, 1-4, 1981, pp. 321-335.

Rota M.P., 1991, *Les forêts de la Corse et la politique internationale de la République de Gênes aux XVIe et XVIIe siècles: un problème de géographie historique*, «Cahier Corsica», 144, 1991.

Rota M.P., Cancellieri J.-A., 2001, *De la nature à l'histoire: les forêts de Corse*, Ajaccio.

Venturini A., 2007, *Les évêques de Corse depuis les origines avérées à la réunion de l'évêché d'Accia à celui de Mariana (591-1563)*, «Etudes corses», 65, 2007, pp. 1-40.